

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

P A R I S

Ce 9 Octobre 1816.

Les Pages ont passé de tristes vacances au Vaudeville ; ils ont été traités avec autant de rigueur qu'ils traitoient eux-mêmes les femmes qu'ils assiégeoient.

Le Mari en bonne fortune est un grand sot qui ne reconnoît pas sa petite femme, déguisée en officier de hussards. Ce petit Vaudeville, dans lequel il y a deux ou trois couplets assez piquans, n'offre absolument rien de neuf. Il avoit été refusé à deux théâtres : la Porte-Saint-Martin auroit agi sagement en imitant cet exemple.

MON CABRIOLET.

Vive Paris ! c'est là qu'on peut faire une dépense honorable ; sans qu'une foule d'envieux y trouve à redire. Dans la province, voulez-vous montrer votre fortune ? Il pleut des épigrammes sur votre compte. Eussiez-vous les airs d'un prince, on vous trouve des facons bourgeoises dans votre manière de dépenser. Dans mon département, j'avois un simple charaban ; c'étoit assez pour

exciter la malignité; et, si j'avois le malheur de verser, je devenois l'objet de la risée universelle. A Paris, si pareille chose m'arrive, on compare mon sort à celui d'Hippolite, de la meilleure grâce du monde.

J'ai dix ans de moins, depuis que j'ai mon cabriolet, à ce que disent mes connoissances; et, si je ne ressentais pas quelques légers accès de goutte, je serois porté à le penser comme eux.

Le cabriolet de Monsieur est à la porte. Le cocher de Monsieur fait demander si Monsieur veut partir, etc. Ces mots ne semblent rien, et ils sont charmans. *Le je vous aime* des amans est moins doux, je vous assure.

J'ai failli à être blessée par un cabriolet qui étoit à la porte, me disoit, un soir, une dame. — Ah! que je suis fâché de cela, m'écriai-je aussitôt! c'est mon cabriolet; et mon maudit cocher est, sans doute, la cause de votre accident. — A ces mots cette dame me sourit d'une manière toute charmante. Votre cabriolet, me dit-elle; votre cocher! rassurez-vous, mon accident ne sera rien. — Durant toute la soirée, je fus ravi comme on l'est d'une bonne fortune... future.

Dans quelques maisons où j'ai fait les honneurs de mon cabriolet, on me désigne sous le nom de *l'aimable Monsieur au cabriolet*. Toutes les mamans voudroient me voir courtoiser leur fille; toutes les filles me regardent avec intérêt. A vingt ans, je n'ai jamais été accueilli du beau sexe comme je le suis aujourd'hui, grace à mon cabriolet.

Hé bien, mesdemoiselles, je veux choisir... Mais, qui sait si un homme à cabriolet ne pourroit pas trouver une dame à voiture? Je veux, du moins, essayer si cela peut se faire. Jusqu'à ce jour, je n'ai fréquenté que des cercles de bourgeois, de marchandes. Je veux fréquenter des gens de plus haut parage; il faut que mon cabriolet me conduise plus loin.

*

~~~~~

Depuis longtemps les fabriques de Lyon essayoient d'imiter les *crêpes de la Chine*; elles sont enfin parvenues, non-seulement à faire ce crêpe, mais encore une étoffe de soie qui, en présentant le même travail, est susceptible d'être employée pour redingottes, pour robes et même pour chapeaux. Cette nouvelle étoffe se trouve chez M. Nourtier, *au Page*, rue Vivienne, n°. 16, en face de la rue Colbert.

~~~~~

Nous avons parlé des housses drapées; il y en a une de cette espèce que l'on nomme, *housse à japon*.

~~~~~

Les voitures jaunes ou d'autres couleurs tendres, ont le plaqué argenté, et les voitures foncées le plaqué jaune.



*Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gènes*; par A. L. Millin, chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut Royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Cabinet des Médailles, des Antiques et des Pierres gravées de la Bibliothèque du Roi, etc., etc., etc. (1).

TROISIÈME ET DERNIER EXTRAIT.

Il ne faut qu'une heure pour faire le tour de la ville de Nice. Les rues de l'intérieur sont fort étroites, et l'élévation des maisons les rend tristes et obscures. Les escaliers sont construits avec un schiste noir, qui sert également à faire les chambranles des fenêtres et des portes. Toutes les maisons, même les plus chétives baraquées, ont des jalousies. Il y a environ quarante ans que le quartier neuf a été bâti : les rues en sont belles, larges et bien alignées; c'est le quartier qui avoisine la mer. Là est la *place Royale*, où l'on exerce les troupes. Le *cours*, planté de deux rangées de beaux ormes, offre une promenade agréable pendant le jour. Près du perron qui conduit à la terrasse, il y a des cafés. La *terrasse* est une plate-forme très-élevée, supportée par une suite de bâtimens qui servent de magasins à des marchands : c'est la promenade du soir. La vue s'étend au loin sur la vaste mer : c'est un coup-d'œil ravissant, de voir ses bords couverts de barques de pêcheurs, et dans l'éloignement, des vaisseaux qui se dirigent sur Gènes ou sur Marseille : lorsque le temps est serein, on distingue à l'horizon les montagnes de la Corse. En descendant sur le devant de cette belle et majestueuse terrasse, on arrive à un chemin qui a été fait autour du rocher, dont on suit les sinuosités comme sur un balcon; lorsque la mer est élevée, les vagues viennent s'y briser avec effort : la violence du choc fait jaillir l'eau à une hauteur considérable; et, en retombant en cascades sur ces aspérités, elle produit un effet difficile à rendre. Cette rampe, qui est praticable pour les voitures comme pour les gens de pied, conduit au port.

Dans les jardins des environs de Nice, tout est consacré à l'utilité. Le grand nombre d'orangers qu'ils contiennent fait tout leur agrément. Ces arbres sont quelquefois alignés et forment des allées; mais le plus souvent ils sont mêlés comme dans un verger. Il y a des orangers qui portent de trois à quatre mille fruits. Le climat de Nice est singulièrement favorable aux ma-

---

(1) Deux volumes in-8°. prix : 12 francs, et, port franc, 15 francs, à Paris, chez Wasmann, libraire, rue de Richelieu, n°. 54.



lades pendant l'hiver, qui est toujours d'une extrême douceur. A Noël, le gazon y est encore vert, les arbres sont chargés de fleurs et de fruits, et les papillons voltigent autour. S'il gèle quelquefois, ce qui n'arrive que dans les jours les plus rigoureux, c'est une glace légère, que les premiers rayons du soleil font presque aussitôt disparaître.

M. Millin vit dans l'église d'un couvent des environs de Nice, un grand caïman suspendu à la voûte. « Les temples, dit-il, ont renfermé dans tous les lieux et dans tous les temps, les premières collections d'histoire naturelle : les voyageurs s'empressoient d'y déposer les objets rares qu'ils avaient rapportés. On voit, sur les médailles, des poissons suspendus aux temples de Neptune : des bois de cerf étoient attachés aux portes de ceux de Diane. Le carthaginois Hannon consacra ainsi dans le temple de Junon, une peau de gorgone, qui n'étoit probablement que celle de quelque singe africain. On voit, dans plusieurs églises, d'énormes ossemens de baleine. Un voyageur, Nicard, aura consacré, dans cette église, ce grand crocodile d'Amérique. »

Il n'y a pas une ville qui ait une aussi grande quantité de palais, dans son intérieur et dans ses contours, que Gènes. Un même esprit semble avoir présidé à leur construction. Ils sont presque tous bâtis sur une base rustiquée qui forme l'étage inférieur ; les étages supérieurs, au nombre de deux et même de trois, sont interrompus par des *mezzanines* qui forment ce que nous appelons de petits appartemens. Le luxe des ornemens est prodigué, et ils ne sont pas de bon goût. Les brisures des frontons, les pilastres portant des pots à feu ou des aiguilles, les statues trop nombreuses, surchargent plutôt les édifices qu'ils ne les décorent ; mais la grandeur des lignes rend, malgré ces défauts, ces édifices nobles et imposans. Chaque palais est en général séparé de tout autre édifice, et forme une espèce d'île. L'intérieur est ordinairement décoré de stucs, de dorures et de peintures, non avec le goût qui dirige aujourd'hui les artistes qui étudient l'antiquité ; mais, malgré les continuelles courbures des lignes, l'ensemble surprend par sa magnificence et par sa richesse.

Gènes est une ville superbe ; vue de la mer. Ses palais sont admirables ; mais son séjour est fort incommode. Il n'y a que la rue *Balbi* et la rue Neuve qui soient grandes et *carrossables* ; les autres sont si étroites et si tortueuses, que les voitures ne les peuvent parcourir. Comme chacun a voulu empiéter sur la voie, et dépasser son voisin, c'est surtout à leur extrémité que diminue leur largeur. Il faut donc aller à pied, ou en chaise à porteur.

Le propriétaire habite ordinairement l'étage supérieur de son palais : le toit est en terrasse, pour y aller prendre le frais le soir, et jouir de l'aspect de la mer.



## LA JEUNE FEMME D'IMAO.

Il n'est point de terre si sauvage, de retraite si éloignée où le malheur ne se fasse jour et ne pénétre. L'homme, en quelque lieu qu'il soit, est voué à l'infortune, et partout les larmes et les sanglots couvrent la joie et les chants d'amour.

Dans la vaste mer du sud, au milieu de l'Archipel de la Société, à la petite île d'*Imao*, que le capitaine Wallis avoit nommée *île du duc d'York*, lorsqu'il la découvrit en 1767, existoit, il y a peu d'années, une famille qui se distinguoit par ses mœurs, par son innocence et par le bonheur dont elle jouissoit.

Il y avoit un vieux père et sa femme, leur fils et la femme de celui-ci, puis deux petits enfans (un fils et une fille), qui étoient adorés de leurs parens.

Les habitations d'*Imao* sont plutôt de simples tentes que des maisons. Une seule pièce forme tout l'appartement. Le toit est fait de branchages et de sable amoncelé par-dessus. Les murs sont des planes entrelacés. Au devant de l'ouverture, les arbres arrondis en dôme de verdure, offrent un abri contre la chaleur du jour.

La nuit on dort dans la hutte ou cabane. Mais aussitôt que le soleil se lève, on vient s'asseoir sous la feuillée; c'est là que les insulaires prennent leurs repas et qu'ils se livrent à toutes sortes de jeux.

Les *Imaolais* sont en général fort licencieux. Les hommes s'abandonnent sans réserve à leurs passions. Les femmes ne connoissent ni la modestie, ni la pudeur. Les uns et les autres vont presque nus. Les chefs et leurs compagnes ont quelquefois la tête et les épaules couvertes, mais le plus souvent ils n'ont de caché que la ceinture. Encore est-il vrai de dire qu'en beaucoup d'occasions il est d'étiquette de jeter au loin tout vêtement.

Il y a, dans l'île, des associations d'individus des deux sexes pour vivre en communauté de biens, de plaisirs et d'honneurs. Les initiés se piquent d'effronterie. N'est pas qui veut de ces collègues qu'on ne peut pas appeler mystérieux, puisque leurs cérémonies se font en public et en plein midi. Les plus libertins sont les plus considérés. La nature est étouffée dans le cœur de ces voluptueux personnages. Ils chassent loin d'eux et même ils font périr sans pitié leurs enfans. C'est ce qu'on aura peine à croire et ce qui est cependant véritable.

La famille, objet de cet article, s'étoit préservée de la contagion. Dans un pays où tout croît presque sans culture, et où tout invite à la paresse, elle avoit su se créer des occupations. Le travail est le guide le plus sûr pour conduire à la sagesse.



Les vieux parens préparoient des étoffes avec des branches de mûrier qu'on soumet aux mêmes opérations que celles qu'on fait subir en Europe au chanvre et au lin.

Les deux jeunes enfans ramassoient des coquillages. Le mari de la tendre *Fidéa* alloit à la chasse pendant que sa chère moitié apprêtoit le repas, cueilloit les fruits à pain et les cocos, et tressoit les couronnes de fleurs dont elle ornoit la tête de tous les êtres de son affection, lorsqu'ils étoient réunis à la case.

Jamais existence n'avoit été plus pure et plus heureuse. Tous les soirs on dansoit avec les serviteurs Indiens sur la plage ou sur la mousse des colines. Les étrangers et les pêcheurs inconnus n'étoient point admis à ces fêtes de famille. L'époux de *Fidéa* marquoit la cadence avec la flûte à deux tons et le tambour formé d'un pied d'arbre creusé et garni par-dessus d'une peau du poisson qu'on appelle *Goulou de Mer*.

Cette félicité ne pouvoit durer toujours. Rien de ce qui est doux n'est stable. C'est au sein des plus aimables transports qu'il faut craindre les plus cruels revers.

Les maux de *Fidéa* commencèrent par la mort de sa mère. Le spectacle lugubre des funérailles frappa trop vivement l'imagination du vieillard devenu veuf. Sa raison s'égara, il vécut quelques semaines encore dans un état misérable et ensuite il succomba.

Les peuples de ces contrées n'enterrent point les morts à la manière des Européens. Ils élèvent en l'air les corps et les font sécher en cet état, ne recueillent que les ossemens, qu'ils déposent en un monument désigné sous le titre de *Morai*.

Cette espèce de tombe fut placée en face de la cabane et tous les jours on la parait de guirlandes nouvelles. On brûloit des feuilles de banannes à l'entour, et des cris douloureux avoient remplacé les ris et les chansons.

Mais de quelle affliction plus profonde ne fut pas rempli le cœur de la pauvre mère lorsqu'une nuit elle vit s'éteindre dans ses bras la vie de l'aîné de ses enfans, de son fils qu'elle avoit cru échappé à toutes les maladies du jeune âge !

*Fidéa* se rouloit sur la terre, elle arrachoit l'herbe épaisse avec ses mains ensanglantées, *mon fils, s'écrioit-elle, où est mon fils ? rendez-le moi, rendez-le moi...*

La mort ne rend point ses victimes. Le fils ne répondit plus à la voix de sa mère, et la tombe dévora l'espoir d'un nom qui étoit illustre dans ces royaumes.

Nous marchons de chagrins en chagrins, d'effroi en effroi, de peines cuisantes en peines plus amères. Les habitans d'une île voisine de celle d'*Imao* s'armèrent à l'improviste et lancèrent leurs pirogues à la mer. Les chefs d'*Imao* s'armèrent à leur tour. Ils opposèrent une troupe ardente à celle de leurs agresseurs. La guerre fut épouvantable. On ne respectoit ni



âge ni sexe. La flamme s'apercevoit au loin sur les rivages. Dans tous les pays du monde, les combats présentent les mêmes horreurs, l'insulte se joint à la destruction, l'injustice à la férocité.

L'époux de Fidéa, victorieux dans une rencontre, fut percé de coups par des traîtres. Il expira loin de celle qu'il aimoit et pour comble d'infortune la pauvre mère, poursuivie par une troupe d'ennemis furieux, s'étant jetée dans les flots avec sa fille, fut, ainsi qu'elle, percée de flèches, et résista seule à tant d'attaques.

Elle fut, par les vents, repoussée sur les roches de Corail. Un vieux serviteur, demeuré fidèle, l'aperçut, courut à elle, l'emporta dans une grotte écartée et lui rendit le service funeste de la rappeler à la lumière.

L'âme de la pauvre Fidéa fut longtemps absorbée dans les pensées les plus sinistres. Les ennemis avoient renversé et détruit le tombeau paternel. Les ossemens avoient été dispersés. Il ne restoit plus aucune trace de l'habitation. Fidéa versoit des pleurs depuis le lever du soleil jusqu'au soir, et durant la nuit ses gémissemens retentissoient jusque sur la cime des montagnes et sur les vagues lointaines.

Un vaisseau français naviguoit dans ces eaux. Quelques savans alloient, à travers mille périls, à la découverte de quelques nouveaux rochers, de quelques nouveaux déserts. Ils entendirent cette voix plaintive. La chaloupe fut mise à la mer et bientôt les matelots arrivèrent auprès de Fidéa, elle étoit sans force et sans courage. Ils l'enlevèrent et la portèrent au navire. Tous les soins lui furent prodigués. Elle étoit belle, on reconnoissoit assez qu'elle étoit malheureuse, tous les cœurs étoient émus. Elle étoit insensible aux marques d'intérêt qu'on lui donnoit. Elle ne savoit pas que tous les jours les navigateurs s'avancant vers le terme de leurs courses, l'éloignoient de sa malheureuse patrie.

Elle ne se réveilla de son engourdissement que sur les côtes de France. Le *Hâvre* fut le port où l'on vint aborder. Le capitaine, qui avoit respecté Fidéa, la remit à une dame charitable et pieuse. Il partit à peu de temps de là pour un autre voyage.

La pauvre Imaolaise suivit à Paris sa protectrice. Elle apprit d'elle et notre langue et nos usages. Quoique depuis trois ans déjà elle soit en France, elle n'en est ni plus calme ni moins malheureuse. Elle parle sans cesse des êtres chers qu'elle a perdus. Elle a au cou des cheveux de sa fille et de son époux. Un dessin fait, quoiqu'avec peu de correction, sur une coquille lui représente l'image de son fils. Elle a adopté pour vêtement une longue tunique de couleur grise, c'est la couleur de deuil d'Imao. Elle a sur les bras des figures tracées



avec le feu et qui ne peuvent s'effacer. Elles étoient l'ouvrage de l'époux qu'elle regrette !

Elle ne parle que quand elle y est contrainte et ce n'est qu'à diverses reprises qu'on a obtenu d'elle le récit de ces détails.

Plusieurs fois on a voulu la marier. Mais elle fait voir qu'elle aimerait mieux mourir. Jamais douleur ne fut plus naïve, jamais infortune ne fut plus touchante.

Hélas ! il y a peut-être parmi nos lectrices des épouses et des mères aussi à plaindre que la jeune femme d'Imao !

★ ★

## M O D E S.

On fait quelques chapeaux de velours noir sur lesquels on met des plumes noires ; mais les chapeaux noirs les plus communs sont ceux de paille, que l'on garnit avec des chicorées lilas et des rubans lilas, ou, ce qui est plus nouveau, avec des chicorées vertes et des rubans verts. Le jaune citron et le jaune oeillet d'Inde sont toujours fort à la mode. Outre la chicorée qui borde la passe, il y a sur beaucoup de chapeaux, une chicorée en diadème sur le devant de la forme : cette forme est haute et la passe assez longue. Ce sont toujours des robes blanches que l'on voit dans les promenades ; la plupart sont garnies, en bas, de sept à huit rang de bouillonnés qui se touchent. Quelques Dames très-élégantes portent de grands fichus de dentelle noire. On trouve un bel assortiment de parures en corail, au dépôt de coraux de la Manufacture de S. A. R. MADAME, duchesse d'Angoulême, rue de Grammont, n°. 25, près le boulevard.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1597.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*